

CHAPITRE V

Encore sur les harmonies de la maternité divine avec les fins de l'Incarnation. — Comment en elle et par elle le mystère du Dieu fait homme devient le stimulant le plus efficace de toutes les vertus. — Convenance spéciale avec l'Incarnation du Fils.

Arrêtons-nous un instant pour jeter un regard sur les magnifiques convenances que nous venons de méditer. Avec la maternité divine, c'est-à-dire avec un Dieu fait homme, et *comme nous fils de l'homme*, le genre humain trouve en lui-même et rend par lui-même à Dieu le tribut de satisfaction surabondante que réclamait sa majesté outragée; il a dans son propre sein le principe vivifiant qui suffit à le délivrer de la mort et de la corruption; sa délivrance s'opère de la manière la plus glorieuse pour lui, puisque c'est lui-même qui triomphe de son vainqueur; enfin, pour que rien ne manque à la perfection de cette économie de réparation surnaturelle, l'homme et la femme, également relevés, également glorifiés et déifiés, peuvent entrer comme de droit, à la suite du Fils que Dieu leur a donné pour frère, dans la famille et dans l'héritage de Dieu.

Voilà, certes, de belles harmonies, et ce serait peu connaître la délicatesse infinie de notre Dieu de ne pas comprendre comment elles lui ont fait préférer ce plan de providence à plusieurs autres également

possibles; d'autant plus que la maternité divine entraîne encore après elle de nouveaux avantages non moins précieux.

Rappelons-nous, afin de les bien entendre, une vérité certaine pour notre foi. C'est qu'il ne suffit pas à notre salut que Jésus-Christ, notre frère, ait satisfait pour nous; qu'il nous ait mérité la grâce et la gloire; qu'il ait offert de notre chair et de notre sang le grand sacrifice « qui consume à jamais les sanctifiés » (1). Tous ces moyens de salut, encore qu'ils soient d'une efficacité souveraine, n'auront pas en nous l'effet voulu de Dieu, si nous leur refusons notre coopération. Or, une des formes, et la principale, sous laquelle cette coopération doit se présenter, c'est l'exercice des vertus : vertu de foi, d'espérance et de charité; patience, obéissance, justice, chasteté; toutes les vertus, en un mot, sans lesquelles il n'y a pas de vie chrétienne ni de sainteté.

A la Mère de Dieu revient le rôle et la gloire de soutenir efficacement dans le monde la pratique de ces vertus. Je ne parle pas encore de l'aide que nous apportent et sa prière toute-puissante et l'exemple de sa vie : ce sera la matière de nos méditations dans la dernière Partie de cet ouvrage. Ici je veux la considérer exclusivement au point de vue où elle nous apparaît comme la Mère du Verbe incarné.

I. — A ce point de vue, la maternité divine est le soutien de notre *foi*. Nous avons déjà vu comment le titre de Mère de Dieu donne une réponse victorieuse aux attaques dirigées contre nos principaux mystères. La base de la foi chrétienne est la réalité de l'Incar-

(1) Hebr., x, 14.

nation : « *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis* » (1). Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, homme comme nous et l'un de nous. On peut dire de ce grand fait historique qu'il soutient de sa réalité sensible tout l'ordre spirituel de la Religion. Par une antithèse admirable, de même que c'est le Verbe incréé qui porte ce monde visible de sa vertu spirituelle (2), de même c'est le Verbe incarné qui de sa réalité corporelle soutient le monde invisible de la grâce. Il nous paraît facile à nous, nés en plein christianisme et familiarisés dès l'âge le plus tendre avec ces hautes vérités, de croire cette union du Verbe éternel avec notre chair. Et pourtant, si nous regardons autour de nous, combien d'hommes répugnent encore à l'admettre, la jugeant impossible ou mésestante à la majesté divine. Mais, quoi qu'il en soit à l'heure présente, l'histoire du dogme catholique nous apprend quelles oppositions éprouva de ce chef la prédication évangélique aux premiers âges de l'Église. L'orgueil humain s'insurgeait contre l'anéantissement du Fils de Dieu.

Nous avons un écho lointain de ces révoltes dans les ouvrages des Pères. Tertullien écrivit pour la défense de la *Chair du Christ* ses pages les plus éloquantes et les plus énergiques (3). Saint Irénée combattit longuement pour la même cause (4). Avant l'un et l'autre, saint Ignace d'Antioche, le glorieux martyr du Christ, avait mis les chrétiens en garde contre de semblables erreurs (5). Nées presque en même temps

(1) Joan., 1, 14.

(2) Hebr., 1, 3; Col. 1, 17.

(3) Tertull., *L. de Carne Christi*; c. Marcion. P. L. II.

(4) S. Irén., c. *Haeres.* L. IV et L. V. P. G. VII.

(5) S. Ignat., *Ep. ad Smyrn.* n. 2, sqq. P. G. V, 708, sqq.

que l'Église, puisque l'apôtre bien-aimé du Sauveur les dénonce dans ses Lettres (1), elles se perpétuèrent sous des formes diverses. Chose singulière, une des raisons mises en avant par les Nestoriens du cinquième siècle, pour rejeter l'union substantielle de la nature humaine avec le Verbe, c'est qu'il est indigne de Dieu de faire siennes et notre chair et les souffrances de cette chair. J'en trouve la preuve dans les discours d'un illustre docteur, Théodote d'Ancyre, qui, devant les Pères mêmes d'Éphèse, crut devoir réfuter des objections, renouvelées des anciens Marcionites (2); comme si, disait-il, rien de ce qui est salutaire à l'homme pouvait être injurieux pour Dieu. C'est avec regret que je passe sur les arguments qu'il développa devant un si illustre auditoire : car il est impossible de venger plus éloquemment la chair, les souffrances et les ignominies du Dieu fait homme (3).

La haine du démon pour cette divine chair et les efforts désespérés de l'impiété prouvent de quelle im-

(1) I Joan., IV, 2, 7.

(2) Theodot. Ancyr., *hom. 1 in Nativ. Dom.*, n. 3-5 et 11; *hom. 2*, n. 2 et 3. P. G. LXXVII, 1353 et seqq.; 1372, sq.

(3) Il y a lieu de s'étonner de trouver cette glorification des bassesses du Christ dans une réfutation de l'hérésie Nestorienne. Mais l'étonnement cesse, quand on considère le but de Nestorius. Il voulait dédoubler la personne du Sauveur, et faire de la Vierge Marie la mère d'un pur homme. Pour rendre son erreur plausible, il prétendait que ni la mort, ni la passion ne pouvaient convenir à une personne divine. D'où il concluait à l'existence d'une personne purement humaine, en qui Dieu aurait fait sa demeure la plus intime. C'est là ce qui motive les véhémentes tirades de l'évêque Théodote. « Pourquoi, s'écrie-t-il, réprouver dans le Christ-Dieu l'humilité de Bethléem? Pourquoi parler de sa pauvreté, et taire les richesses qu'elle a procurées au monde? Pourquoi donner comme indigne de Dieu une passion, source de si grands biens? Pourquoi dérober au Fils unique de Dieu des blessures d'où a jailli notre salut? Pourquoi faire une honte à Dieu d'une mort par laquelle Dieu a tué la mort? Pourquoi lui dénier une croix, avec laquelle il a triomphé de la malice du diable?... Ne méprise pas des clous dont le Christ s'est servi pour attacher l'univers à la même foi, au même culte de piété ». Ead., h. 1 *in Nativ. Dom.*, n. 11.

portance il était pour notre foi d'en établir la vérité sur des bases inébranlables. Or, il n'en est ni n'en peut être de plus solide que la maternité de Marie. Supposez que le Fils de Dieu fût apparu tout à coup sur la terre, revêtu d'un corps humain, mais *sans être fait d'une femme*, et qu'il fût littéralement ce que Melchisédech n'était qu'en figure, « sans père, sans mère, sans généalogie » (1), quelle tentation pour notre faiblesse, et quel argument pour ceux qui nient la vérité de sa nature humaine!

Il est, dites-vous, l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde; montrez-nous la brebis, sa mère. Voilà, prétendez-vous, l'homme providentiel à qui nous devons le salut; dites-nous son lieu d'origine, et menez-nous à son berceau.

La maternité divine de Marie fait droit à ces exigences et suffit par elle seule à lever tous les doutes. Voilà, si je ne me trompe, une des raisons pour lesquelles le récit évangélique a fait briller tant de clartés sur l'origine d'une vie dont il allait laisser les trente premières années dans une obscurité si complète; voilà pourquoi nous le voyons si complaisamment s'étendre sur les mystères où Jésus nous apparaît tout petit enfant, entre les bras ou dans le sein de la bienheureuse Vierge; mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, de la Purification, de la Fuite en Égypte. A Thomas, qui doutait de sa résurrection, Notre Seigneur disait, lui découvrant ses blessures: « Mets ici ton doigt et regarde mes mains; approche ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois

(1) Hebr., vii, 3.

plus incrédule, mais fidèle » (1). C'est par un procédé semblable qu'il a voulu nous certifier la vérité de sa chair. Aussi, comme « Marcion, voulant nier la chair de Jésus-Christ, a nié sa naissance » (2), dit encore Tertullien, le Saint-Esprit a rendu cette naissance humaine tellement indubitable que le peuple disait en parlant de lui: « N'est-ce pas là cet ouvrier, *filis de Marie* » (3)?

Je ne suis donc pas surpris que, pour confirmer de la manière la plus formelle la foi que je dois avoir en la réalité de sa nature humaine, Jésus-Christ se soit fait propre la qualification de *Fils de l'Homme*. Il est né de Dieu; il est né de l'homme. Qu'il ait Dieu pour Père, qu'il soit Fils de Dieu, c'est ce qu'il ne nous laisse pas ignorer. Combien de fois n'appelle-t-il pas Dieu son Père? En deux circonstances mémorables il recevra sensiblement ce titre de Fils par la voix même du Père; il béatifiera Pierre, fils de Jean, qui le professe; mis lui-même en demeure de dire s'il est le Christ, Fils de Dieu, par le Prince des prêtres qui l'adjure au nom du Dieu vivant, il répondra sans hésitation, avec une assurance absolue: *Ego sum, je le suis*. Mais il ajoutera dans la suite de la même réponse: « Vous verrez un jour le *Fils de l'homme* assis à la droite de la vertu de Dieu et venant dans les nuées du ciel » (4); comme si le dernier titre allait à ses yeux de pair avec le premier. C'est de préférence celui qu'il s'applique en toute rencontre. Plus de trente fois, il prend le nom de Fils de l'homme, dans le seul Évangile de saint

(1) Joan., xx, 27.

(2) Tertull., *de Carne Christi*, c. 1. P. L. n, 754.

(3) Marc, vi, 13.

(4) Marc, xiv, 62; Matth., xxvi, 64.

Matthieu (1), rapportant au Fils de l'homme et le pouvoir de remettre les péchés et le domaine sur le sabbat, et la semence du bon grain, et l'affermissement du royaume de Dieu dans le monde, et l'avènement glorieux sur les nuées du ciel pour séparer les brebis des boucs, foudroyer les rebelles et couronner les saints, et l'éternelle session à la droite du Père (2).

II. — La maternité n'est pas une base moins nécessaire ni moins solide pour notre *espérance*. Je dois le redire encore une fois, pour qu'on ne me reproche pas d'avoir diminué le rôle de la bienheureuse Vierge Marie; ce que je considère maintenant en elle, ce n'est pas l'influence totale qui lui revient à raison de son alliance avec le Sauveur du monde, mais exclusivement sa fonction de Mère du Dieu fait homme. Je me demandais s'il est bien vrai que je puisse prétendre à l'honneur de l'adoption divine, esclave que je suis par le titre de ma naissance, ennemi de Dieu par le fait de mes péchés. N'est-ce pas une prétention tout à la fois impie et ridicule d'aspirer à une dignité si haute que je puisse dire à Dieu : Mon père; et que Dieu me réponde : Mon fils? Comment oublier à ce point la distance infinie qui sépare la créature de son Créateur, et l'homme, de Dieu?

Or voilà ce qui me prouve qu'une si haute ambition

(1) Matth., ix, 6; xii, 8, xiii, 37; xvi, 27; xviii, 11; xix, 28; xxiv, 30, 37, 39; xxv, 31, etc.

(2) Il pourrait sembler, au premier coup d'œil, que toutes ces considérations sur les rapports de la maternité divine avec notre foi ne diffèrent que peu ou point des matières traitées au chapitre troisième de ce premier livre. Pourtant, la différence est grande. Là, nous expliquons les vérités dogmatiques *renfermées* dans la maternité divine. Ici nous montrons comment la même maternité nous aide à croire les vérités même qui ne sont pas comprises dans son concept.

n'est pas une chimère : entre les bras d'une femme de ma race, je vois un enfant, et cet enfant né de cette femme est le Fils éternel de Dieu. Écoutons sur ce sujet l'un des princes de l'éloquence chrétienne, saint Jean Chrysostôme : « N'est-ce pas une chose qui doit nous jeter dans la stupeur de voir le Dieu ineffable, inénarrable, incompréhensible, en tout égal à son Père, *naître du sein d'une Vierge*, et compter pour aïeux Abraham et David?... A ce récit, élève tes pensées; n' imagine rien de bas : au contraire, sois pénétré d'une admiration sans bornes, quand tu vois le propre et vrai Fils de Dieu daigner s'appeler fils de David pour te faire enfant de Dieu, reconnaître pour frère un serviteur, un esclave, pour que toi-même, esclave et serviteur, tu puisses en vérité nommer Dieu ton père...

« Cet ineffable honneur t'inspire-t-il quelque doute? Eh bien! que les abaissements du Fils de Dieu t'apprennent à croire ton élévation. En effet, au regard de l'intelligence humaine, il est plus malaisé de faire d'un Dieu un homme que d'un homme un fils de Dieu. Lors donc que tu entends dire que le Fils de Dieu est fils de David et d'Abraham, ne doute pas que toi, fils d'Adam, tu puisses devenir un enfant de Dieu. Car, si Dieu s'est abaissé jusqu'à cet excès, ce n'est pas pour néant; c'est afin de nous élever aux plus sublimes hauteurs. Il est né suivant la chair, pour que tu renaisses selon l'esprit; *il est né d'une femme* pour que tu ne sois plus désormais fils de la femme » (1). En effet, « bien que tous les dons faits par le Créateur à sa créature aient pour source une seule et même bonté,

(1) S. Joan. Chrysost., in *Matth.*, hom. 2, n. 2. P. G. LVII, 26.

c'est pourtant un moins grand sujet d'admiration de voir l'homme monter aux perfections divines que Dieu descendre jusqu'à la bassesse humaine » (1).

En même temps que la maternité divine fortifie mon espérance dans l'adoption qui m'est promise, elle me rassure au sujet de l'héritage attendu par les fils d'adoption. Cet héritage quel est-il? Infiniment au-dessus des exigences de la nature, et le bien propre de Dieu seul : la jouissance immuable de l'éternelle beauté par la connaissance claire, intuitive, et par l'amour. Le posséder c'est être au sein du Père, uni très intimement à la divine essence et tout pénétré, tout resplendissant de sa lumière. Tant de bonheur et tant de richesse, m'est-il permis de l'espérer? Quand même je ne douterais pas que l'amour de mon Dieu pour sa petite créature voulût aller jusqu'à ce don de lui-même, suis-je assuré du pouvoir qu'il a de me le faire? Vous êtes la solution vivante de mon doute, ô Vierge, Mère et nourrice de Dieu.

« Par cela même que Dieu s'est fait homme, l'homme peut entretenir l'espoir de participer à cette béatitude, dont la possession est naturellement propre à Dieu seul. A coup sûr, l'homme, dans la conscience de son infirmité, aurait peine à croire qu'il pût arriver à une félicité si grande que les Anges mêmes en sont à peine capables, lui fût-elle solennellement promise, si, d'autre part, il ne voyait la dignité de sa nature en telle estime auprès de Dieu que Dieu lui-même a voulu se faire homme pour le sauver. L'union de la nature divine à la sienne dans l'unité de personne est à l'homme un gage de cette autre union, qui se consommera pour

(1) S. Leo M., *Serm. 24, in Nativ. Dom. 4, c. 2. P. L. LIV, 204.* — Cf. S. August., *ep. ad Honorat. 140, c. 4, n. 10, 11. P. L. XXXIII, 541, 542.*

lui dans la vision face à face et dans l'éternelle jouissance » (1). Ainsi raisonne l'Ange de l'École, et c'est à bon droit qu'il tire cette conséquence. En effet, pourquoi regarderais-je comme impossible une destinée qui me renfermera dans le sein de Dieu, pour y boire à longs traits le vin qui l'enivre lui-même, quand je vois ce même Dieu, petit enfant, collé au sein virginal d'une femme comme je le fus moi-même, s'abreuver aux sources maternelles qui m'ont nourri?

Mêmes sécurités dans la maternité qui me donne Dieu pour frère, au regard de mes autres espérances. Si je dois aspirer à la résurrection finale de ma chair, j'ai pour garant de mon retour à la vie le corps du Fils de l'homme, formé comme le mien dans les entrailles d'une mortelle, et déjà sorti du sépulcre, immortel et radieux.

« Nous tous, dit à ce sujet saint Maxime de Turin, nous sommes déjà ressuscités et vivants dans le Christ; car en lui, puisqu'il appartient à la *famille humaine*, il y a une portion de notre chair et de notre sang. Où règne une partie de ma substance, j'ai conscience de régner avec elle; où ma chair est glorieuse, je me tiens moi-même pour glorifié... Et mes péchés ne sauraient m'enlever ma confiance : car mon Sauveur me doit une affection très singulière. Il est Dieu, je le confesse, mais dans ses veines coule mon sang. Il ne sera pas si inhumain qu'il n'aime sa chair, ses membres, ses entrailles... Donc, ô mes frères, ne désespérons ni de notre résurrection ni de notre salut. Ne craignons pas que Dieu nous ait en haine. Le privilège du sang crie pour nous, et notre chair nous

(1) S. Thom., *Declaratio quorund. artic. adv. Graecos, etc., c. 5.*

aime dans le Christ » (1). « Confiance donc, ô chair, ô sang; vous avez pris possession et du ciel et du royaume de Dieu dans le Christ »; car, « encore que sa chair et son sang l'emportent en pureté sur les nôtres, ils sont de même nature que les nôtres » (2), sortis qu'ils sont comme les nôtres de la substance d'une femme semblable dans son origine à nos mères.

Au témoignage de l'Apôtre, ç'a été le dessein de Dieu de faire passer le Christ Jésus par toutes les conditions et par toutes les épreuves de notre humanité, « pour qu'il devînt miséricordieux, *ut misericors fieret* » (3). Or, je ne sais rien de propre à lui inspirer ces impressions de miséricorde et ces sentiments de pitié, qui soutiennent mon espérance, comme l'identité d'origine entre lui et moi. Qu'un étranger soit peu sensible à mes malheurs, je me l'explique et je n'en murmure pas. Mais ce qui m'attristerait et me scandaliserait, ce serait de voir un membre de ma famille, puissant et riche, me délaisser dans mon infortune. Un Fils de Dieu fait homme ne peut agir contre la nature. Donc, par cela seul qu'il est de la famille humaine, de la mienne; qu'il appartient par sa naissance au grand corps dont je suis membre; qu'il en est par son mérite, par son incomparable dignité, le membre principal, la tête, je ne peux douter de son assistance, ni croire qu'il ne sera pas sensible à ma misère et désireux de m'en délivrer.

C'est encore un point parfaitement établi par Théodote d'Ancyre : « Ne vous scandalisez pas de voir le

(1) S. Maxim. Taurin., Serm. 29. in Pasch. 1. P. L. LVII, 593-594.

(2) Tertull., de Resurrect. carnis, c. 51. P. L. II, 869.

(3) Hebr., II, 17.

Verbe Dieu naître d'un sein virginal... Sa mère en l'enfantant lui donna non pas d'être Dieu, mais de pouvoir être vu manifestement des hommes. Étant Dieu de toute éternité, il a voulu se faire homme, mû de clémence envers nous; afin que nous puissions embrasser le Créateur lui-même comme notre allié, notre parent, et que par lui nous revenions à la confiance, écrasés que nous étions sous le fardeau de nos propres œuvres. N'est-il pas vrai qu'un coupable qui va paraître devant le tribunal de la justice, dépouillé de tout mérite personnel, reprend courage, s'il peut s'appuyer sur les mérites d'un parent aussi puissant que bon » (1)? Et encore : « Il a pris ce qui est vôtre, parce que vous aviez rejeté ce qui est sien... Nous avons fui loin d'un maître compatissant, abandonnant la grâce qu'il nous avait offerte... Que fait le Maître dans sa miséricorde? Il court après le fugitif, puisque le fugitif ne peut venir à lui. Le voilà qui s'approche. Il ne s'est pas revêtu de majesté; il ne fait pas marcher devant lui ses gardes qui sont les anges; il ne lance pas les traits enflammés de la foudre, et ne secoue pas la terre sur ses bases : ce serait épouvanter le coupable et hâter encore sa fuite. Que fait-il donc dans le dessein où il est de reprendre le fugitif et de le ramener à lui? Il emprunte, dans les entrailles de la Vierge, une apparence humble et commune; et sous cet extérieur il se fait son familier et son ami; en un mot, il devient par choix serviteur avec nous, pour que nous devenions maîtres avec lui » (2). Tels sont les admirables stratagèmes qui relèvent l'homme par

(1) Theodot. Ancyr., hom. 2 in Nativit. Dom. n. 2 et 3. P. G. LXXVII, 1372, sq.

(2) *Id.*, hom. 4 in S. Deip. et Simeon. n. 2 et 3. LXXVII, 1388.

la confiance; mais qui ne sont possibles ni ne s'expliquent que par une Mère de Dieu, puisque, sans elle, Jésus-Christ ne serait ni le parent ni le semblable qui nous rassure et nous relève.

III. — Ces quelques réflexions prouvent assez quel fondement cette maternité donne à l'espérance chrétienne, sans qu'il soit nécessaire de les pousser plus loin. Mais c'est pour la *charité* surtout qu'elle est un auxiliaire incomparable. Laissons d'abord saint Thomas d'Aquin nous décrire en quelques lignes substantielles les stimulants fournis à la divine charité par l'enfantement du Sauveur. « Il ne se peut imaginer de preuve plus évidente de l'amour de Dieu pour nous que de voir le Créateur de toutes choses se faire créature; notre Seigneur et Maître devenir notre frère; le Fils de Dieu naître fils de l'homme; Dieu aimer le monde à cet excès qu'il lui donne son Unique (1). Et voilà ce qui, bien considéré, peut allumer en nous comme un incendie d'amour pour Dieu...

« C'est encore ce qui doit nous enflammer du désir d'être unis au Christ. Supposez un homme ayant pour frère le meilleur et le plus glorieux des rois, mais éloigné de lui. Ne souhaiterait-il pas avec passion s'en rapprocher, vivre et demeurer auprès d'un tel frère? Donc, il faut que nous aussi, dont le Christ, Roi éternel, est le frère, nous aspirions à être avec lui, à nous unir le plus étroitement possible à lui. Car, où est le corps, là se rassembleront les aigles (2). C'est pourquoi l'Apôtre appelait de tous ses vœux la

(1) Joan., III, 16.

(2) Matth., XXIV, 28.

dissolution de son corps mortel, afin d'être avec le Christ; et ce besoin de l'amour, rien ne le nourrit ni ne le développe comme l'Incarnation » (1).

Ailleurs, il reprend encore les mêmes idées : « Dieu, voulant nous provoquer à l'aimer, a de tous les moyens employé le plus efficace quand son Verbe, par qui tout a été fait, *a épousé notre nature* pour la réparer : tellement qu'il fût à la fois Dieu comme son Père, et homme comme nous. Rien de plus évident que cette efficacité. C'est d'abord qu'il y a, dans l'alliance de parenté que Dieu contracte avec l'homme pour le salut de l'homme, la démonstration la plus palpable de son amour pour l'homme; or, rien n'invite à l'amour comme la conscience que l'on a d'être aimé. De plus, c'est un fait trop certain que l'homme a son intelligence et son cœur, ses pensées et ses affections tournés vers les choses corporelles, et, par suite, qu'il ne peut aisément s'élever aux choses qui sont au-dessus de lui. S'il est facile à tout homme de connaître et d'aimer un autre homme, contempler les hauteurs de Dieu, se porter vers elles de tout l'élan de son amour, ne peut être l'apanage que de ceux qui, fortifiés par Dieu, montent, au prix de grands efforts, des choses de la matière à celles de l'esprit. Afin donc d'ouvrir pour tous une route aisée jusqu'à Dieu, Dieu a voulu se faire homme; en sorte que les *petits enfants* eux-mêmes puissent le connaître et l'aimer comme *leur semblable*, et, de progrès en progrès, gravir, en s'appuyant sur ce qui est plus à leur portée, jusqu'à la perfection de l'amour » (2).

(1) S. Thom., *Expositio Symboli Apostol.* inter Opusc., c. 5.

(2) S. Thom., *Declar. quorund. artic. c. Graecos*, etc., c. 5.